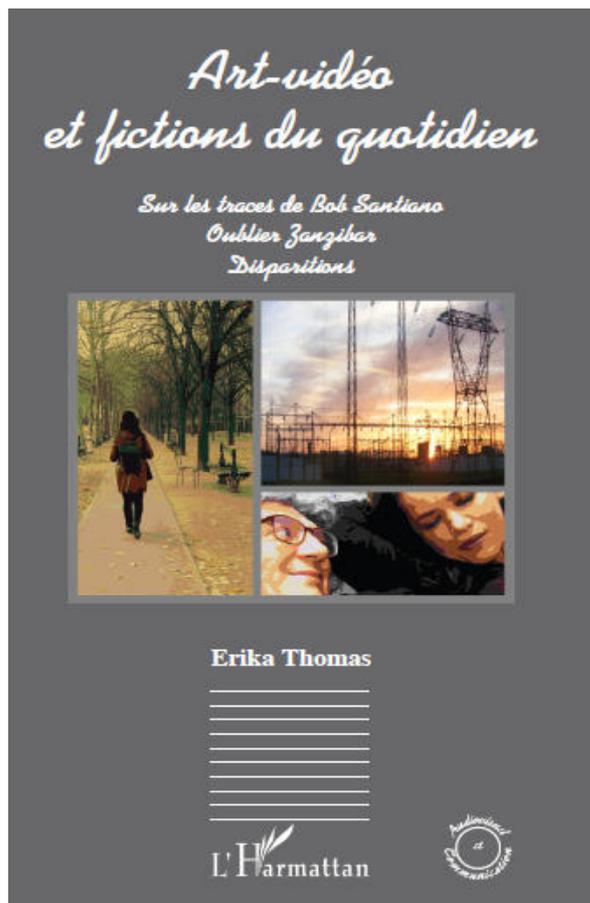


Trois questions à... Erika Thomas

A l'occasion de la sortie de son ouvrage

Art-Vidéo et fictions du quotidien, L'Harmattan, 2015, 182 pages, 18 €



Erika Thomas, vous restituez dans ce livre trois actions artistiques présentées en France et à l'étranger dans des cadres divers.

Pouvez-vous définir cette notion d'« action artistique » ?

Imaginez qu'un matin au petit déjeuner vous remarquez - alors que vous êtes déjà très pressé - qu'il n'y a plus de café, plus de pain et qu'en plus vous n'arrivez pas à mettre la main sur vos clés de voiture. Cette frustration inévitable - et ce qu'elle suscite en termes de stress du point de vue mental - vous pouvez l'interroger et en approfondir le sens en en faisant le point de départ d'une création artistique. Comment ? Par exemple, mais ce n'est qu'un exemple, en recensant et photographiant toutes les clés dans la maison pour en faire une exposition dont l'intention serait de réfléchir à la place des clés dans nos existences. Ne me dites pas que c'est banal car cette intention pourrait déboucher sur des notions très intéressantes comme l'enfermement, le seuil et bien d'autres choses racontant nos vies. Voilà une « action artistique ». C'est-à-dire quelque chose qui prend appui sur un élément du quotidien - la frustration dans l'exemple que je viens de vous donner - pour provoquer une action par laquelle vous allez réfléchir dans une perspective créatrice à ce qui s'est passé. Vous comprenez dès lors que la conséquence d'une telle démarche est le dévoilement d'un quotidien bien éloigné de l'idée de banalité ou d'usure car il devient une inépuisable source d'inspiration et de réflexion. Des mouvements artistiques comme *Fluxus* ou *Les nouveaux réalistes* avaient déjà cette optique qui me

semble toujours pertinente. Le passionnant bouquin *Traversées du quotidien* de Sheringham recense la façon dont cette notion du quotidien est le cœur de diverses approches littéraires et artistiques depuis le XXe siècle.

Quels éléments du quotidien ont inspiré les trois actions de ce livre ?

Un rêve impossible, une enquête improbable et une frustration inattendue.

Que faire avec cela ? Eh bien premièrement un voyage autour du monde

en 48h à Paris en passant par les rues qui portent des noms de capitales ou de pays étrangers : c'est l'histoire de « Sur les traces de Bob Santiano ». Deuxièmement un polar grandeur nature avec un véritable accident de voiture et une hospitalisation à la clé : voilà pour « Oublier Zanzibar ». Et enfin un projet autour de la notion d'absence ou de manque qui finit par faire disparaître certains de mes amis, c'est ce que raconte « Disparitions » ! Le tout est très inspiré par les contraintes de Georges Perec, les rituels de Sophie Calle et la lecture de Patrick Modiano. Bien sûr, dans ces actions la famille, les amis, les proches - c'est-à-dire les personnes peuplant le quotidien - sont associées d'une façon ou d'une autre et se mêlent aux personnages imaginaires tel Bob Santiano ou Adamov Strabia. Pour le voyage de 48h je devais envoyer des cartes postales des lieux parisiens que je traversais à ma famille et à mes amis qui devaient eux-mêmes en retour me renvoyer la carte postale avec leurs propres annotations. Pour « Oublier Zanzibar » ils devaient m'aider à mener mon enquête et me conseiller sur la démarche à suivre. Enfin pour « Disparitions » ils devaient répondre à mes appels à participation et finalement créer un ou des objets pour participer à une exposition collective qui a d'ailleurs eu lieu dans cette galerie en 2014.

Et qu'en est-il des vidéos qui accompagnent ces actions ?

Elles constituent en général, à chaque fois, le dernier temps de l'action et la raconte d'une autre façon. Pour le voyage de 48h à Paris, « Sur les traces de Bob Santiano », la vidéo est un journal de voyage témoignant de ces moments où l'on aimerait pouvoir retenir tous les détails de ce qui nous semble être une escapade hors de l'habituel : cet engouement pour les étapes, les objets rapportés, les cartes postales envoyées... Dans

« Oublier Zanzibar » la vidéo est un élément à part qui rend hommage aux trois morts de l'enquête. La forme singulière devait restituer la part énigmatique de toute cette enquête particulière. Enfin, dans « Disparitions » la vidéo est une mise en image inspirée par le synopsis d'un manuscrit qu'une collègue italienne, rencontrée dans un colloque à Venise en 2013, m'a dit avoir perdu à Paris en 1998. Au final, toutes racontent un « objet perdu » dont il faudrait peut-être savoir faire le deuil. C'est peut-être aussi à ça que servent les « actions artistiques »...

« Un « objet perdu » dont il faudrait peut-être savoir faire le deuil »